

## **Fonction du manque et structuration du sujet**

Gwénaëlle Dartige<sup>1</sup>

Si je vous dis « *divan, papa, maman* », certains poursuivront l'association avec le mot « *psychanalyse* ». Il est vrai que lorsque l'on évoque cette technique d'analyse que Freud inventa à la fin du XIX siècle, les représentations individuelles et collectives, ainsi qu'un certains « clichés », au sens photographique et historique du terme, à savoir une plaque métallique qui porte l'empreinte d'une page ou d'une gravure. Le cliché permet donc la reproduction à l'identique, « la répétition ». A l'endroit du cliché psychanalytique, ça se répète aussi. Ça insiste à l'endroit des figures parentales et pour cause, le divan, comme fonction symbolique du transfert dans la cure, peut, à l'occasion, être le lieu d'une plainte répétée autour d'une certaine place occupée par le sujet. Quel objet a-t-il été pour l'Autre ? Et, par là, quelles sont les coordonnées de sa propre jouissance ?

Dans cette « talking-cure », la figure des parents peut être, éventuellement, pour les besoins de la cause, (la cause du désir du sujet), interrogée, parlée et venir fonctionner comme lieu de l'aliénation et de la séparation. Le parent résonne alors avec l'écho de cette question freudienne « *Que me veut l'Autre ?* », « *que désire-t-il, de moi ?* » ( Avec toute l'équivoque de ce « de »)

Autrement dit, en psychanalyse, « on en fait tout un plat » de l'enfance. Pourquoi donc ? Au-delà du raisonnement tautologique qui dirait que l'enfance, c'est un plat dur à avaler, il y a sans doute, une part de vérité dans cette expression. C'est une vérité de jouissance, c'est-à-dire, si l'on suit Lacan, au sens où il y a une « butée contre le réel ». Ce serait donc, « ce bout de réel, ce « sacré morceau », qui serait « dur à avaler » ! Ça reste en travers de la gorge, comme on dit. « Ça a du mal à passer ». L'enfance, ce temps de construction subjectif pour un sujet, dans sa rencontre avec l'Autre, mais aussi avec le réel autour de quoi il se structure, serait alors, un bon met, une délicieuse madeleine de Proust, avec, quand même un arrière goût, une bouchée qui ne passe pas, dans un temps logique

---

<sup>1</sup> Doctorante en Psychopathologie, Université Rennes 2, Psychologue clinicienne

de la digestion. Alors, on recrache, on ré-avale, mais rien à faire, on rend, on répète cet impossible ingestion. Car, nous enseigne Lacan, structurellement, « ça ne passe pas ». Il y a un signifiant teinté de réel qui bute sur le corps du sujet et se fait la cause de sa jouissance. Le temps de l'enfance s'arrête, se fixe sur cette rencontre traumatique avec la langue et se poursuit à l'âge adulte. Le temps de structuration du sujet n'est pas chronologique mais s'accorde avec la structure du langage.

Remettons nous sur le divan. Tout ne peut-être dit de l'enfance. Cet impossible à dire ne se dit que dans la jouissance d'un sujet. Ce « trou » (du trou-matisme lacanien), aussi impossible à signifier, est sans doute ce « truc », qui « ne passe pas ». On en fait alors tout un plat, dans une analyse, pour rendre la « chose », peut-être, un peu plus digeste.

Qu'est-ce que ce réel qui fait trou dans la chaîne signifiante ? Lacan est clair sur ce point : « le sexuel est un autre nom du réel ». Donc, c'est en tant qu'il n'y a pas de rapport sexuel que le symbolique et l'imaginaire ne couvrent pas entièrement le réel. Le petit d'homme comme sujet du langage se structure autour d'un manque, d'un trou, d'une faille. Le symptôme s'entend alors comme pierre d'achoppement entre le symbolique, l'imaginaire et le réel. Il accroche un sujet dans l'existence et vient en dire une certaine vérité, sur fond de manque-à-être et dans son rapport à la castration. N'est-ce pas le petit Hans qui, dans sa rencontre avec le sexuel, invente ce signifiant de « wiwimacher » pour se débrouiller du « non-rapport sexuel » ? A travers cette expression du sujet, le petit Hans tente de dire ce qui ne peut se dire, à savoir sa jouissance, « ça bouge ! ». Son histoire de « la petite girafe » et de « la grande girafe » est l'« hystoire » de son symptôme, dans le sens où la rencontre avec le sexuel est toujours – hystériquement parlant – « en-trop ». C'est d'ailleurs dans le corps que Hans a affaire au sexuel, à travers ces propres pulsions. Qu'est-ce qu'il rencontre sinon « *ses premières érections* », comme dit Lacan<sup>2</sup>. A ce « trop » dans la jouissance et dans le réel répond le symptôme. Dans cette affaire, il manque bien quelque chose. C'est le signifiant pour « dire ».

---

<sup>2</sup> Lacan, J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc-notes de la psychanalyse* n°5, 1985, p. 14

*« L'être humain ne peut se considérer au dernier terme que comme n'étant rien de plus qu'un être en qui il manque quelque chose »<sup>3</sup>.*

Ce manque est salvateur car il introduit le sujet à la dimension de la demande. Lacan dit que *« le vrai objet que cherche le névrosé, c'est une demande qu'il veut qu'on lui demande. Il veut qu'on le supplie »<sup>4</sup>*. Dans ce sens, il est aliéné au désir de l'Autre.

Il y a d'un côté le manque *« auquel est liée la satisfaction »<sup>5</sup>* et de l'autre, le désir. La satisfaction dont parle Lacan, il me semble qu'on peut la mettre en lien avec l'objet « a » après lequel « court » le sujet névrosé. Car, il court mais en empruntant des chemins de traverse... Il est comme le petit chaperon rouge, préférant pour préserver son désir, rallonger sa route aimant les détours.

*« Plus l'homme s'approche, cerne, caresse ce qu'il croit être l'objet de son désir, plus il en est en fait détourné, dérouté. Tout ce qu'il fait dans cette voie, pour s'en rapprocher donne toujours plus corps à ce qui, dans l'objet de ce désir, représente l'image spéculaire. Plus il va, et plus il veut, dans l'objet de son désir, préserver, maintenir, protéger le côté intact de ce vase primordial qu'est l'image spéculaire. Plus il s'engage dans cette voie qu'on appelle souvent improprement la voie de la perfection de la relation d'objet, et plus il est leurré »<sup>6</sup>.*

Dans ce temps de structuration, l'enfant rencontre le manque de l'Autre mais aussi le sien propre. L'Autre n'est pas comme il l'avait imaginé. L'enfant, sait dire à l'occasion se déception à l'endroit de ses parents. Le « roman familial » qu'il fantasme, dans ces moments de *rêverie*, témoigne de cette rencontre avec le manque. Structuralement parlant, le parent déçoit. Cette faille rencontrée au lieu de l'Autre va conduire le sujet sur la voie de la demande et de la satisfaction mais aussi sur le chemin de son propre désir, là où aucun signifiant ne vient dire cet « objet » qui le pousse à désirer et l'inscrit dans le lien social par le biais de son symptôme.

---

<sup>3</sup> Lacan, J., *Le Séminaire Livre VI*, « Le désir et son interprétation », Paris, La Martinière et Le Champ Freudien Editeur, 2013, p. 263

<sup>4</sup> Lacan, J., *Le Séminaire Livre X*, « L'angoisse », Paris, Seuil, 2004, p. 64

<sup>5</sup> Ibid., p. 266

<sup>6</sup> Ibid., p. 52-53

Nous pourrions dire que cette rencontre avec le manque de l'Autre est une « bonne rencontre », « une rencontre heureuse ». Ouf, on peut souffler ! C'était moins une pour que le petit d'homme ne se fasse engloutir par la bouche ouverte et vorace de l'Autre dont le cri silencieux résonne comme menace de mort pour le sujet. Car, quand il n'y a pas de place au manque, quand « *le manque vient à manquer* »<sup>7</sup>, Lacan repère que c'est l'angoisse.

*« Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désir, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande, de la demande qui ne saurait défaillir »*<sup>8</sup>.

Mais, revenons-en aux parents. Au-delà de la dimension toujours singulière du « cas par cas », dans les coordonnées imaginaires et symboliques qui se jouent dans la *contingence* du sujet, il est intéressant de voir à quel point les figures parentales sont « investies » par l'enfant. On pourrait même dire qu'il « en use » de ses parents pour se construire, à l'ombre de l'Autre. D'où l'avancée de Lacan sur la « fonction paternelle » qui insiste, au-delà du symbolique, me semble-t-il, sur le réel en jeu pour chacun. La vérité est toujours ailleurs, c'est X-Files qui le dit. Elle est dans le symptôme, dans ce bout de réel qui se joue pour tout un chacun, dans une « différence absolue ». Cela permet à l'occasion de « relativiser » le vaste thème de « l'éducation », mission impossible, comme l'avait repéré Freud. On ne peut pas éduquer le « sujet ». C'est plutôt le réel qui le leste par le biais de son fantasme, dans l'existence.

L'Œdipe, c'est les montagnes russes affectives, autant pour les parents que pour les enfants. « *Papa, tu es le plus fort du monde ! Maman, c'est la meilleure !* » et autres fantasmes d'épousailles bien connues du mythe freudien, montrent à quel point le parent est idéalisé. Mais, ne vous reposez pas trop sur vos lauriers, l'affaire n'est pas gagné. « *C'est nul à la maison ! Je te déteste ! Qu'est-ce que j'aimerais avoir tes parents* » et autres déceptions font leur arrivées dans le rapport de l'enfant à l'Autre parental.

---

<sup>7</sup> Ibid., p53

<sup>8</sup> Ibid., p. 67

Le recours fantasmatique au roman familial « réconfortant » en dit long sur la déception de l'enfant. Les parents en prennent un sacré coup, « décevant, frustrant, voir has been », ils sont le pôle de déception répétée pour l'enfant ou l'adolescent... Mais n'est-ce pas le coup du manque qui est de structure, à savoir que l'enfant rencontre, d'une manière ou d'une autre, une faille chez l'Autre. Ça ne colle pas ! La colère est un affect qui, à l'occasion, surgit dans ses malentendus, du à la structure même du rapport du sujet au langage. Nous retombons sur l'os du réel, cet os indigeste qui ne passe pas et rejoue la répétition.

Ainsi, nous pourrions dire que la famille est traumatique car réelle, pour un sujet. On n'y échappe pas ! Et c'est de cette rencontre, que le sujet aura à jouer « sa partie ». Une réplique du film *Treize à la douzaine* le dit autrement mieux :

*« C'que je veux dire c'est que la famille c'est inévitable, c'est comme les impôts ou la mort ».*

De cette rencontre avec le manque de l'Autre, il y a toujours des effets. Le cas de Sandy, présenté par Anneliese Schnurmann, une élève d'Anna Freud et publié en 1949 dans un des volumes de *Psychoanalytic Study of Child*, nous livre un temps clinique autour de cette rencontre du manque de l'Autre.

Dans l'histoire familiale de cette petite fille, le père de Sandy est tué dans un accident de la circulation, avant la naissance de celle-ci. La mère travaille dans un bureau du conseil municipal. Elle a appris à conduire des motos et devient conductrice d'estafettes (camionnettes Renault). Elle aime les activités masculines et porte un uniforme avec des pantalons. C'est une mère dévouée qui éprouve une affection particulière pour Sandy, née après la mort de son mari. Elle vient mettre Sandy au lit chaque soir et lui apporte régulièrement un biscuit et un morceau de chocolat. Un jour, la mère de Sandy dut aller à l'hôpital et rester absente pendant trois semaines. A son retour, la petite fille vit une mère en très mauvais état, s'aidant d'une canne pour marcher. Ce moment correspond dans la construction du cas, à l'apparition d'une phobie à l'endroit des chiens, notamment la peur de se faire mordre. La vue de cette mère affaiblie n'est pas sans faire échos à l'angoisse que rencontre Sandy dans sa phobie. L'Autre se dévoile

comme manquant et n'est plus « tout-puissant ». L'image maternelle est amochée, écornée, escamotée et laisse place à l'expérience du manque, ce qui ne manque pas de faire écho au propre manque de Sandy. Ce manque-à-être se retrouve dans sa phobie, dans la possibilité qu'elle puisse se voir arracher un bout de son corps. L'angoisse de castration touche alors à un certain réel. Expérience désagréable de la jouissance, qui se joue, « à son corps défendant ».

Le parent n'échappe pas au regard de l'enfant. Brigitte Giraud nous en donne un beau témoignage, dans son livre *Avoir un corps*. Presque à la forme d'un journal intime, elle raconte son enfance, son adolescence, sa vie de femme et de mère, à travers le prisme du corps. Elle nous livre certains moments intimes et cliniques de son regard sur ses parents. Moments d'observations intenses et concentrées, temps d'élaboration subjective pour se construire un corps, le « corps de l'Autre », comme le dit si radicalement Lacan.

*« Mon père porte une arme, qu'il dissimule sous un blouson. Nous savons, à sa démarche, quand son « pétard », comme il dit, est accroché à sa ceinture. Sa jambe droite avance avec une légère inclinaison sur l'intérieur et son bras droit est plus mobile. Quand il est de repos, mon père a le réflexe de tâter régulièrement l'emplacement de son arme et l'on comprend qu'il lui manque quelque chose »<sup>9</sup>.*

*« Il arrive que ma mère poursuive mon frère pour lui mettre une fessée. Il se réfugie dans l'angle d'une pièce. Une fois, il a l'idée d'aller sur le balcon et j'ai peur qu'il saute. Mais ma mère n'est pas effrayante. Son visage sombre pourrait nous inquiéter, mais on ne peut la prendre au sérieux à cause des pantoufles qu'elle porte à la maison, ornées d'un plumet rose, et qui annulent sa volonté de domination. Quelque chose d'important se joue dans le choix des chaussures. A-t-on déjà vu un bourreau en mules d'intérieur ? Et parfois même en robe de chambre nouée à la ceinture ? »<sup>10</sup>.*

---

<sup>9</sup> Giraud, B., *Avoir un corps*, Paris, Stock, 2013, p. 28

<sup>10</sup> Ibid., p. 40